

Shigeru Kayama

Godzilla

*Traduit du japonais
par Sarah Boivineau et Yacine Youbat*



GODZILLA by Shigeru Kayama

© Yoshihiro Yamaguchi, 2004

French translation rights arranged with Chikumashobo, Ltd., through Le Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

Cet ouvrage est paru aux éditions Chikumashobo, Ltd., sous le titre original de *Gojira* en novembre 2004.

La présente édition est une publication Romans Ynnis, un label d'Ynnis Éditions.

© Ynnis Éditions, 2021 - pour la présente édition.

c/o Ynnis Éditions

38 rue Notre-Dame-de-Nazareth

75003 PARIS

<https://yynniseditions.fr>

Facebook : Ynnis Éditions

Twitter : @YnnisEditions

Traduit du japonais par Sarah Boivineau et Yacine Youhat

Président : Cedric Littardi

Direction éditoriale : Sébastien Rost

Édition française : Philippe Vallotti

Correction : Eugénie Michel

Couverture : Sébastien Rost

Illustration : grandfailure

Maquette : Léa Lalliot et Wilfrid Desachy

Fabrication : Céline Antoine

Communication et marketing : Camille Nogueira

Coordination : Jeanne Bucher

LA LUMIÈRE DES PROFONDEURS

« La frousse que j'ai eue quand on a essuyé cette tempête à Okinawa ! Tantôt j'ai cru que le bateau allait finir perché au sommet d'une montagne, tantôt j'ai eu l'impression qu'on nous entraînait vers le fond d'une vallée... À un moment, j'ai voulu jeter un coup d'œil, et là, qu'est-ce que je vois ? Une vague immense qui se dressait de toute sa hauteur comme une palissade, prête à s'écraser sur nous d'une seconde à l'autre ! Je te jure, j'ai cru que c'était la fin... »

— Regardez-moi cette poule mouillée ! Je te revois encore agrippé à la rampe de l'escalier, tremblant comme une feuille. Tout ça pour un peu de vent et de crachin ! Quand on a grandi sur le grand bleu comme moi, il en faut plus pour te flanquer la pétoche, je peux te le garantir. »

Comme pour souligner ses mots, Take claqua des doigts, un air arrogant sur le visage, le torse bombé.

« Qu'est-ce que tu me racontes ? T'étais aussi livide que moi et tu t'accrochais à ma jambe que t'avais confondue avec la rampe ! »

— T'y es pas du tout, Sabu ! Tu me faisais tellement de peine que j'essayais de te filer un coup de main, voilà tout.

— Bah, dis ce que tu voudras ! De toute façon, on sera bientôt en vue de la côte. »

Tout en riant aux éclats, les deux amis tournèrent le regard vers l'immensité des flots qui s'étendaient devant eux.

Takeo et Saburô – de leurs vrais noms – étaient de jeunes matelots, sortis du lycée cette année même, qui avaient embarqué à bord de l'*Eikô Maru*, un cargo côtier. Parti de Yokohama en direction d'Okinawa vers la mi-juin, le bateau voguait maintenant depuis un peu plus d'un mois. En tant que cadets de l'équipage, ils avaient travaillé d'arrache-pied, seuls blancs-becs parmi tous ces hommes à la peau cuivrée par le soleil, nouant par la même occasion une amitié indéfectible.

Par chance, le trajet du retour à Yokohama se déroulait sans encombre et l'*Eikô Maru* semblait presque glisser sur la surface de l'eau tranquille.

Appuyés contre les cordages, les adolescents contemplaient la vaste mer. Sur le pont, d'autres marins au tricot rayé se prélassaient, deux par-ci, trois autres par-là, accoudés au bastingage, une cigarette entre les dents. Tandis que le bateau avançait, laissant derrière lui un sillage blanc au milieu des eaux noires aux reflets bleus du Pacifique, le soleil couchant dardait ses rayons sur le pont et projetait ses teintes vermeilles

sur le sommet des cumulonimbus duveteux qui bordaient l'horizon.

« Ça, c'est la vie... » dit Take en tendant le visage vers le ciel pour inspirer une grande bouffée d'air iodé.

Le silence retomba sur les deux camarades qui continuaient d'admirer la vue, immobiles. À quoi pouvaient-ils bien penser ? Que pouvaient bien ressentir ces jeunes garçons qui avaient quitté le cocon familial à peine l'école terminée pour se lancer dans le métier ô combien périlleux de la mer ?

En cette première moitié de l'été où la nuit tombe encore vite, les ténèbres du soir commencèrent à recouvrir l'étendue d'eau, et bientôt, seule une pâle tache blanche se détacha sur la ligne d'horizon, là où l'on devinait la côte.

« Quand je rentre au pays après le passage des ans,
Le parfum des fleurs, le chant des oiseaux,
le souffle du vent,
Et même le murmure du ruisseau près de l'entrée
Sont en tout point identiques au passé.
Seule ma maison laissée à la dérive
N'abrite plus âme qui vive... »

Dans la pénombre qui s'épaississait comme la brume s'éleva soudain la douce voix de Saburô, dont les cheveux secs

étaient ébouriffés par la brise marine. Aussitôt, Takeo sortit un harmonica qu'il devait cacher dans sa poche et entreprit de l'accompagner. Leur mélodie parfaitement synchronisée survola les vagues noires comme la suie et se perdit dans l'obscurité.

« Joli concert ! plaisanta un matelot du nom de Tetsu qui se tenait à la proue.

— Ha ha ha, on voit que vous êtes encore des gamins ! » ajouta un autre en riant.

Tout dans ce tableau respirait la décontraction d'un paisible retour au port après l'accomplissement d'un travail important...

Jusqu'à cet instant. L'espace d'une fraction de seconde, une lumière surgit de nulle part inonda le bateau tout entier.

« Ouah ! »

Des marins poussèrent un cri de surprise, d'autres plongèrent tête la première dans les cabines, d'autres encore s'aplatirent de tout leur long sur le pont. Pendant quelques minutes, un silence lugubre régna sur le cargo.

« Bizarre... » chuchota Takeo en levant craintivement la tête du plancher.

Saburô, qui était collé contre son ami, releva lentement le visage lui aussi et, en tordant le cou vers le ciel, fit remarquer :

« Comment la foudre peut-elle tomber sans nuages ? »

À leur tour, plusieurs adultes ici et là tendirent le cou avec la plus grande prudence.

« Ça vient de la mer ! » lança Takeda, le quartier-maître.

En entendant ces mots, tous ceux qui s'étaient cachés dans les cabines se précipitèrent dehors pour se pencher au-dessus de la rampe d'escalier.

« Mais... qu'est-ce que c'est ? »

À cet instant précis, un grondement aussi assourdissant qu'une avalanche retentit et l'eau se mit à tournoyer en spirale, jusqu'à donner naissance à un tourbillon géant d'au moins dix mètres de diamètre. Au centre de ce tourbillon se forma une bosse qui enfla à vue d'œil, puis tout à coup, une lumière d'un blanc incandescent illumina la surface de la mer.

« Aaah ! »

Les matelots tombèrent à la renverse en hurlant, les deux mains plaquées sur les yeux, presque au même moment où le bateau bascula sur le côté, comme s'il était percuté par quelque chose. Dans un crépitement, la cargaison entreposée sur le pont s'embrasa et de vives flammes écarlates rampèrent vers la salle des machines.

« Ti-ti-ti, taah-taah-taah, ti-ti-ti... Ti-ti-ti, taah-taah-taah, ti-ti-ti... »

Dans la salle radio déjà cernée par le feu, l'opérateur Matsubara émettait en boucle un message désespéré à destination de la côte. S.O.S., S.O.S... Tel le malheureux cri de détresse de l'*Eikô Maru*.

Le front en nage, l'opérateur continuait de taper le code sans s'arrêter. Une fumée épaisse s'infiltrait dans la pièce par l'interstice du cadre de la fenêtre. S.O.S., S.O.S....

Faites que quelqu'un l'entende, où qu'il se trouve sur le territoire japonais, faites que quelqu'un reçoive ce message le plus tôt possible et vienne nous prêter secours... Ainsi les ondes de l'*Eikô Maru*, porteuses d'une prière déchirante, traversèrent les flots, parcoururent le ciel nocturne, et se poursuivirent sans relâche.

Pendant ce temps, dans les rues de Ginza enfin éclairées de nouveau par les néons, une foule grouillante d'hommes et de femmes savourait la fin de leur journée de travail.

Emiko, fille de l'éminent paléontologue Yamane – que l'on disait même le meilleur du Japon –, allait à la rencontre du jeune Shinkichi. Elle avait fait sa connaissance dans la province de Shinshû¹, à l'époque où elle avait été forcée d'évacuer la capitale pendant la guerre. Shinkichi s'y trouvait pour la même raison qu'elle, ayant été évacué de l'île d'Ôto, et les deux enfants, qui avaient d'ailleurs le même âge, s'étaient liés d'amitié. Bien qu'ils ne se fussent pas vus depuis longtemps, ils s'étaient donné rendez-vous ce jour-là pour aller écouter un concert à la salle des fêtes de Hibiya, et c'est ainsi qu'Emiko

1. N.d.T. : Ancienne province japonaise qui appartiendrait aujourd'hui à la préfecture de Nagano.

se dirigeait vers le siège de la Société de sauvetage en mer de la baie de Tokyo, où Shinkichi travaillait depuis sa sortie toute récente du lycée au printemps dernier.

Le bâtiment, qui était soumis aux bourrasques du littoral, avait l'air aussi robuste que l'on pouvait s'y attendre. Emiko toqua à la porte, entendit un bruit de pas, puis le battant fabriqué dans une épaisse planche de bois s'ouvrit devant elle. À l'intérieur, une pièce vide, à l'exception d'un vieil homme à la peau noircie par le soleil qui semblait occuper la fonction d'homme à tout faire et qui plaçait des bols vidés de leur contenu sur un grand plateau.

« C'est à quel sujet ? demanda-t-il d'une voix rauque dans laquelle on distinguait encore nettement l'accent du Tôhoku. À cette heure-ci le samedi, tout le monde est déjà parti. Je vous conseille de revenir lundi.

— Non, non, je n'ai pas besoin d'un renseignement. Je suis juste venue voir M. Shinkichi Morita.

— Ah, Shinkichi ? Je vous confirme qu'il est encore là. Attendez, je vais le chercher.

— Merci beaucoup », le remercia Emiko, qui ponctua ses mots d'un sourire et d'une révérence en pinçant délicatement les plis de sa robe pastel.

Le vieil homme posa le plateau sur le premier bureau qu'il vit et disparut au fond de la pièce en traînant des pieds, faisant frotter la semelle de ses sandales en paille contre le sol.

Emiko crut entendre le tintement d'une porte en verre qu'on ouvrait quelque part, puis :

« Shinkichiiii !!! »

La jeune femme ne put s'empêcher de sursauter. Quelle voix puissante pour un si vieux monsieur ! pensa-t-elle tandis qu'un petit rire s'échappait de ses lèvres.

« J'arriiive ! »

La voix lointaine de Shinkichi lui répondit avec la même vigueur. Toutefois, ce n'était pas le timbre de petit garçon qu'elle avait été tant habituée à entendre dans son enfance lorsqu'ils jouaient ensemble, mais celui d'un homme de forte carrure endurci par le vent marin.

Et s'il s'agit d'une tout autre personne portant le même nom que lui ? songea Emiko.

Inquiète, elle envisagea de rappeler le vieil homme pour lui demander confirmation. Mais déjà elle entendait des bruits de pas précipités qui se rapprochaient, et elle comprit que l'homme avait fait le tour du bâtiment pour arriver par la porte principale devant laquelle elle se tenait.

« Bienvenue ! »

La porte s'ouvrit, et dans l'entrée apparut, sans l'ombre d'un doute, le Shinkichi Morita qu'elle avait connu. Ses mains étaient toutes noires et reluisantes d'huile comme s'il venait d'effectuer des réparations dans la salle des machines.

« Bonjour, Shinkichi !

— Ça faisait longtemps, Emiko. Tu es devenue si belle que j'ai failli ne pas te reconnaître !

— Tiens donc ? Moi-même, quand j'ai entendu ta voix tout à l'heure... je me suis fait du souci !

— Ah bon ? Pourquoi ? »

Pour toute réponse, Emiko laissa échapper un rire.

« Tu es bien mystérieuse... Mais qu'importe, laisse-moi juste le temps de me laver les mains et de me préparer. Tu peux t'asseoir ici en attendant. »

Ce disant, il tira une chaise depuis un bureau voisin et la présenta à Emiko, avant de s'éloigner en se faufilant entre les tables dans la direction où le vicil homme avait disparu.

Ce fut à ce moment-là que le téléphone posé sur le bureau du directeur se mit à striduler de sa sonnerie perçante.

« Allô, oui ? Vous êtes bien à la Société de sauvetage en mer. Qu... quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?! »

Le combiné téléphonique, que Shinkichi tenait entre son pouce noir luisant et son index, se mit à trembler dans sa main, et ses joues rondes comme des pommes se vidèrent peu à peu de leurs couleurs. Emiko, qui venait à peine de s'asseoir, se releva lentement à la vue de son expression alarmante et s'approcha de lui pas à pas, un air soucieux sur le visage.

« Compris, j'arrive tout de suite ! »

Shinkichi reposa le combiné dans un bruit sec et pivota pour faire face à Emiko. Sur son front blême perlaient de grosses gouttes de sueur.

« Pardon de t'annoncer ça alors que tu as fait tout ce chemin pour venir ici, mais je ne vais pas pouvoir t'accompagner au concert... »

— Il s'est passé quelque chose de grave ?

— Oui. On vient d'intercepter un S.O.S. envoyé par un des bateaux de notre maison mère.

— Ça alors ! »

Pendant ce temps, sur le Pacifique aux eaux d'ébène, l'*Eikô Maru*, devenu un brasier déchaîné, penchait dangereusement à tribord. De grandes lames s'écrasaient sur le pont jusqu'à la moitié de sa largeur, faisant vaciller le bateau à chaque afflux, précipitant dans la mer des matelots armés d'extincteurs. Seul dans la salle radio désormais en proie aux flammes, l'opérateur Matsubara, les traits déformés par l'angoisse, balayait du bras gauche la fumée et les étincelles qui crépitaient dans l'air tout en continuant de tapoter de toutes ses forces sur le manipulateur morse.

« Ti-ti-ti, taah-taah-taah... »

Mais malgré tous ses efforts, pas la moindre réponse ne daignait lui parvenir. Ah ! voilà qu'il entendait la corne de

brume annoncer la fin en s'époumonant plusieurs fois de suite, comme pour mieux remuer le couteau dans la plaie.

Et soudain, comme en réponse à ce signal...

« Groaaar ! »

Un autre mugissement assourdissant se fit entendre. Ce fut alors que la proue fut projetée dans le ciel nocturne dans un craquement tonitruant tandis que la poupe s'enfonça à une vitesse surnaturelle dans les profondeurs des flots, laissant derrière elle un bouillonnement d'écume qui finit par se dissiper. Quelques grosses bulles s'élevèrent encore avant d'éclater à la surface de l'eau, tel un ultime cri de rage.

Ainsi l'*Eikô Maru* disparut sans laisser de trace, et avec lui les nombreux marins qui, un instant plus tôt, discutaient avec entrain, repensaient à leurs mères avec tendresse et se remémoraient leurs terres natales.

Puis le rideau silencieux des ténèbres tomba sur la scène et le pâle clair de lune fit scintiller l'onde, comme s'il ne s'était jamais rien passé.

En revanche, dans le quartier général de la garde côtière qui avait intercepté le message de détresse de l'*Eikô Maru*, une réunion d'urgence avait aussitôt été convoquée. Sur le mur du fond s'étendait une grande carte maritime sur laquelle on avait tristement épinglé une punaise rouge à l'endroit supposé de l'accident.

« Le navire de charge *Eikô Maru*, 7 500 tonnes, appartenant à la compagnie des bateaux à vapeur Nankai, a rencontré un accident aujourd'hui à 19 h 05 aux alentours de 24° N, 141° 2' E, communication interrompue après émission du S.O.S., cause inconnue, que les vedettes de sauvetage des divisions 3 et 4 se préparent immédiatement à sortir en attendant de recevoir leurs ordres... »

Ainsi résonnait la voix nasale de l'un des officiers postés devant une machine à l'autre bout de l'entrée qui, un écouteur plaqué contre l'oreille, débitait ces informations à tous les secteurs concernés.

« Pardon de vous déranger... »

Sur ces mots, un groupe d'hommes entra en hâte dans la pièce : le président de la compagnie maritime Nankai accompagné de deux messieurs qui avaient tout l'air de personnages importants, l'un corpulent, l'autre grand et maigre. Derrière eux se tenait aussi le musculeux Shinkichi, droit comme un i. Tout de suite après avoir reçu l'appel téléphonique des garde-côtes, il avait prévenu le président et d'autres membres de la direction avant d'accourir jusqu'ici.

« Connaît-on la cause du problème ? demanda le président d'une voix inquiète, le teint livide.

— Pas la moindre idée, répondit l'officier en éloignant l'écouteur de son oreille. C'est exactement comme lors de

l'éruption du Myôjin-shô². Un S.O.S. très soudain, puis plus aucun signe de vie...

— Mais si je ne m'abuse, dans ces eaux-là...

— Vous dites vrai. Nous avons vérifié nos cartes, mais aucun accident n'avait encore jamais été répertorié à cet endroit.

— Avant de venir ici, le jeune Shinkichi que vous voyez là, dit le président en se retournant pour désigner l'intéressé, a appelé l'observatoire central météorologique pour leur demander s'ils avaient repéré une anomalie. Cependant, ils lui ont répondu que les conditions ne se prêtaient pas du tout à des vents violents. J'ai alors envisagé une panne des moteurs, mais... »

Le président exposait ses arguments à l'officier d'une voix lente, comme s'il pesait chacun de ses mots.

« Mais je ne peux pas y croire, pas pour ce bateau. Un modèle à la pointe de la technologie qui date d'à peine un an, placé entre les mains de nos meilleurs hommes... »

Tout en insistant sur ces derniers mots, il baissa les yeux. Dans son esprit défilait le visage de chaque membre de l'équipage. Eux qui le surnommaient affectueusement « Papi ». Eux qu'il aimait comme ses propres enfants.

2. N.d.T.: Volcan sous-marin situé dans l'archipel d'Izu. En 1952, un bateau envoyé par la garde côtière pour surveiller les éruptions du volcan disparaît dans des conditions mystérieuses. On présume qu'il a été détruit par l'une des éruptions et que tout l'équipage a péri dans le naufrage.

Les traits de son visage qu'il s'était jusqu'alors efforcé de garder impassible se déformèrent et de grosses gouttes mouillèrent le sol à ses pieds. L'officier détourna le regard comme par compassion et ajouta :

« À l'heure où nous parlons, le *Bingo Maru* est dépêché sur les lieux de l'accident. Je suis sûr qu'il nous permettra d'en savoir plus. »

Tous levèrent des yeux humides vers la carte accrochée au mur que l'officier désignait de la main et sur laquelle il épinglea, près de la punaise symbolisant le cargo en péril, une deuxième punaise en forme de bateau.

Pendant ce temps, le *Bingo Maru* s'approchait de sa destination à toute vapeur en faisant vrombir sa corne de brume au milieu des eaux nocturnes.

Au sommet de son mât, le faisceau lumineux d'un projecteur transperçait l'obscurité sur plusieurs milliers de mètres, pendant que sur le pont, les troupes de la Force maritime d'autodéfense, le chapeau fermement attaché sous le menton, scrutaient les flots à la recherche du moindre morceau de bois flottant dans le creux des vagues.

Ainsi le *Bingo Maru* fendait l'écume en se dirigeant tout droit vers le site du naufrage, accompagné du cliquetis apaisant de ses moteurs qui résonnait entre deux mugissements

de la corne de brume. Pourtant, aux oreilles de l'équipage, ces derniers ressemblaient davantage à des murmures qui lui étreignaient le cœur, adressés aux éventuels survivants : « Attendez-nous, restez en vie, tenez bon ! »

L'ancien pavillon de l'armée de mer hissé au sommet du mât claquait dans la brise marine. La lune perchée haut dans le ciel passa la tête entre les nuages pour éclairer la surface de la mer et faire miroiter les rides qui dansaient sur la crête des vagues.

« Un naufrage par une soirée aussi calme... »

— Moi aussi, j'ai du mal à le croire. »

Au milieu de la tension palpable qui englobait tout le bateau, deux jeunes soldats postés sur le pont supérieur, n'y tenant plus, se mirent à converser à voix basse.

« T'en penses quoi, toi ? Imagine que ce bateau se fracasse, comme ça, d'un seul coup. Ce serait à cause de quoi, à ton avis ? »

— Dis pas des trucs pareils ! Sur la terre ferme, passe encore, mais pas quand on est en mer. Tu vas nous filer la poisse...

— Mais non, c'était juste un exemple. On a reçu la mission de faire toute la lumière sur cette affaire, non ? Peut-être qu'en y réfléchissant, on dégote un indice pour nous aider à percer le mystère !

— Mouais, t'as pas tort... Même si les machines tombent en panne, le bateau peut continuer à flotter, et un réservoir d'essence n'explose pas si facilement. En d'autres termes, la cause doit venir de l'extérieur.

— Je me disais la même chose. Ça pourrait être une mine, ou bien ce sont les S... qui ont envoyé un avion ou un sous-marin pour nous attaquer !

— Attends un peu, quand l'*Eikô Maru* s'est fait avoir, il ne faisait pas encore si sombre que ça. Personne n'est assez niais pour ne pas repérer une mine dans ces conditions. Et puis, si c'était une attaque d'avion ou de sous-marin, le bateau aurait mis bien plus longtemps à couler. Ou alors, il aurait fallu qu'il se fasse bombarder par une armada au grand complet...

— Hmm... J'en sais rien. En plus, l'atmosphère commence à se faire pesante. »

Tout en réajustant le col de sa veste, il tourna les yeux vers la mer pour découvrir que le scintillement des rides et le clair de lune avaient disparu derrière les nuages, laissant place aux ténèbres les plus opaques. De grosses lames gonflaient dans un grondement sourd avant de déferler en poussant un sifflement sinistre. Le faisceau du projecteur, seule source de lumière, jetait son rayon blafard sur les eaux noir d'encre avec une nervosité frénétique, rendant le tableau plus lugubre encore. Et au cœur de cette obscurité ambiante, la corne de

brume déchira de nouveau le silence en retentissant trois fois de suite.

Lorsque le troisième signal sonore s'estompa, tout bascula. Brusquement, une immense lumière d'un blanc incandescent recouvrit toute la surface de la mer, un rugissement s'éleva, l'eau se mit à former un tourbillon géant, et avant même que les soldats n'eussent eu le temps de pousser un cri, le bateau tout entier se retrouva enveloppé dans d'étranges flammes. Le corps volumineux du *Bingo Maru* se renversa sur le côté dans un craquement, faisant dégringoler du pont les soldats hurlants qui tentaient de se réfugier dans les cabines, puis sombra jusqu'au fond de l'onde en l'espace d'un éclair.